

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Béaalotékha



Au Puits de La Paracha

Béaalotékha

« Et tu octroies à chacun sa part » : rien ne sert de multiplier les efforts pour la subsistance

« Lorsque tu feras monter les lumières » (8, 2)

« C'est ce qui est écrit (Téhilim 34, 10) : "Que Ses saints craignent Hachem car il ne manquera rien à ceux qui Le craignent." (Midrach Bamidbar Rabba 15, 6) »

Ce Midrach demande éclaircissement : quel rapport, en effet, existe-t-il entre ces deux versets ?

Le Tiférète Chemouel (Parag. 5) l'explique de la manière suivante : nos Sages nous enseignent (Chabbat 22b) au sujet de la lanterne occidentale du candélabre : « On y mettait la même quantité d'huile que dans les autres et (malgré tout) c'est à partir d'elle qu'il allumait (les autres lanternes le lendemain soir) et c'est elle qu'il commençait à allumer (chaque soir). » Cela signifie que deux lanternes pouvaient être voisines sur le candélabre et contenir chacune la même quantité d'huile, or, l'une des deux s'éteignait au matin tandis que la lanterne la plus à l'Ouest continuait systématiquement à brûler jusqu'au soir.

Cela prouve clairement, au sujet de la Emouna, que tout est le fruit de la Volonté Divine, que l'effort de l'homme dans ce monde ne change rien, que seul ce qu'Hachem a décrété En-Haut se réalisera ici-bas et que l'homme ne reçoit que ce qui lui a été octroyé dans le Ciel.

Ce qui précède nous enseigne également de quelle manière et dans quelle mesure nous investir pour rechercher notre subsistance. Nous devons être convaincus que celle-ci est fixée d'avance par le Ciel et, **à plus forte raison, qu'il est insensé d'entreprendre quoi que ce soit qui aille à l'encontre de la volonté d'Hachem**, car tout effort en ce sens resterait vain.

On peut d'après cela comprendre le sens véritable du Midrach cité plus haut : à partir de la Paracha de l'allumage du candélabre (évoquant la Emouna que tout vient d'Hachem), la Torah nous enjoint : « *Que Ses saints craignent Hachem* » (le verset rapporté par le Midrach, n.d.t) afin de nous mettre en garde de ne pas enfreindre Sa volonté puisqu'« *Il ne manquera rien à ceux qui Le craignent* », et que leur subsistance ne sera pas diminuée parce qu'ils se sont préservés d'agir d'une manière interdite.

Nombreux sont ceux qui pensent que s'ils s'attardent pour prier avec un Myniane ou pour assister à un cours de Torah, leur subsistance s'en verra affectée car ils vont devoir arriver en retard à leur travail et s'exposer au regard courroucé de leur patron. Et même lorsqu'ils travaillent à leur compte, ils craignent que ces absences leur fassent perdre des clients.

Mais en réalité, on doit être convaincu que ces pensées sont erronées, car contraires à la Emouna. Hachem ne dit-Il pas : "Nul homme qui M'écoute ne perd" (Dévarim Rabba 4 5). Si l'on songe en particulier au fait que le Saint-Béni-Soit-Il nourrit tous les êtres vivants, des plus minuscules aux plus gigantesques, et non le patron ou les clients, comment se pourrait-il que celui qui accomplit Sa volonté subisse à cause de cela la moindre perte ? (Bien entendu, il incombe à chacun d'organiser son emploi du temps au mieux, afin de pouvoir se consacrer à l'étude de la Torah et au service divin dans la sérénité, sans être 'stressé' par l'heure. Avec un minimum de bonne volonté et de bon sens, il est en général possible de gérer son temps pour y arriver. Néanmoins, si l'on se trouve confronté à une situation qui exige de nous de un choix, sachons faire le bon !)

Le Zohar (2, 62b-63a) rapporte le verset (à propos de la manne, n.d.t) : « *Le peuple alla déambuler, ils récoltèrent (la manne), la moulurent dans la meule ou la pilèrent au pilon et la*



cuisirent au four... et son goût était comme celui des beignets à l'huile » (dans notre Paracha 11, 8), et il le commente en disant "Maï Chatou ? Chétouta Havou Nasbé Lagavmayou Béguine Dé Lo Havou Bné Mnéémouta" : ce qui signifie que parmi les Bné Israël se trouvaient des gens de cette génération qui choisirent d'aller dans la voie de la stupidité. Et en quoi consistait-elle ? En cela qu'ils « *la moulurent, la pilèrent et la cuisirent* ». Cela, affirme le Zohar, fut provoqué par leur manque de Emouna. En d'autres termes, si leur foi avait été suffisamment solide, ils auraient été convaincus que leur nourriture allait parvenir jusqu'à leur bouche, prête à être consommée sans qu'ils aient à se fatiguer autant à la moudre et à la piler.

Par ailleurs, le même Zohar enseigne que la manne répandait un parfum de paradis parce qu'en tombant du ciel, elle traversait le Gan Eden. De même, certains parmi les Bné Israël en ressentaient tous les goûts les plus exquis du monde. Cependant, le méritaient que ceux qui ne faisaient pas d'efforts outre mesure pour la consommer. Par contre, ceux qui la moolaient à la meule n'en sentaient que le goût mentionné dans le verset « *comme celui des beignets au miel* », et pas plus. Il en ressort qu'à cause de son inquiétude due à son manque de Emouna, l'homme, loin de gagner quoi que ce soit, finit même par s'occasionner une perte.

« C'est dans une vision que Je me révèle à lui » : Hachem se révèle à l'homme précisément dans l'obscurité, d'où l'importance de Le servir dans cette circonstance

« *C'est dans une vision que Je me révèle à lui* » (12, 6)

Rabbi Yé'hezkel de Kazmir explique à partir de ce verset que c'est précisément grâce aux difficultés et aux embûches qu'un homme affronte dans son existence qu'il se rapproche le plus du Saint-Béni-Soit-Il, lorsqu'il parvient à les surmonter. Le terme employé pour désigner la 'vision' (qui se dit en hébreu מראה) et qui signifie aussi 'miroir' en

est une allusion. Pour en fabriquer un, l'artisan doit prendre une vitre parfaitement transparente à travers laquelle il est possible de voir tout ce qui se déroule devant lui et y colle une feuille d'argent pur, qui la transforme en miroir. Il en ressort que le but recherché par cet artisan est atteint par une opération consistant à boucher son horizon. Dès lors, la Torah vient suggérer que c'est en obstruant le champ de vision d'un homme (évoqué dans le verset par le mot מראה, miroir) que s'accomplit la fin du verset « *Je me révèle à lui* » : grâce aux difficultés et à l'obscurité, lorsqu'il ressent que tout est bouché et insoluble, l'homme mérite soudain qu'Hachem se révèle à lui.

J'ai entendu l'histoire qui suit d'un homme généreux, le Rav Chemouël Lévinson, qui se trouve à la tête du grand organisme israélien appelé 'vente par quartier'. Celui-ci gère (comme son nom l'indique, n.d.t) des ventes de quartier dans plusieurs villes d'Eretz Israël, proposant des denrées de base à des prix très bas, afin d'alléger quelque peu le lourd fardeau financier qui pèse sur nos frères juifs. A cette fin, il possède un immense entrepôt de trois étages dans un endroit appelé 'Har Tov' à proximité de la ville de Beth Chémech. C'est également là-bas que se trouve une petite pièce lui servant de bureau, à partir de laquelle il gère les comptes et les commandes, et où il travaille chaque jour à partir de onze heures du matin pendant plusieurs heures. Au début de la période de la pandémie du Coronavirus, les autorités israéliennes imposèrent des restrictions de circulation allant jusqu'à interdire les déplacements interurbains. Rabbi Chemouël eut alors droit à une autorisation spéciale lui permettant de circuler librement, sa fonction étant considérée comme vitale. Après Pessa'h, les mesures s'intensifièrent et en fin de semaine, fut décrété le confinement de plusieurs quartiers de Jérusalem (Kyriat Belze, Romema, etc) interdisant complètement d'en sortir ou d'y entrer. Aussitôt, Rabbi Chemouël envoya une demande d'autorisation spéciale de quitter son quartier (Rue Sorotzky à Jérusalem)



pour se rendre à son entrepôt de Beth Chémech. Cependant, pour une raison inconnue, celle-ci demeura sans réponse. N'étant pas d'un tempérament à perdre son temps, il tenta de faire intervenir ses 'relations' ainsi que d'autres moyens, mais il se heurta à un mur inébranlable et ses efforts demeurèrent vains. La situation demeura inchangée le samedi soir, après la sortie du Chabbat, jusqu'au dimanche matin. Cela était tout à fait incompréhensible : il avait en effet prouvé qu'il travaillait dans le domaine de l'alimentation. De plus, son voisin qui était aussi son employé avait, lui, été autorisé à circuler en dehors du quartier. N'ayant pas d'autre choix, il décida de tenter malgré tout une sortie en espérant que si on l'arrêtait, il montrerait les attestations témoignant de sa fonction, ainsi que les autorisations qu'il avait obtenues précédemment. Cependant, en arrivant au barrage, un policier le stoppa et ne prêta pas oreille à tous ses arguments. Il lui ordonna juste de rebrousser chemin, faute de quoi, il s'exposait à une sanction sévère. Contraint d'obéir, il ne parvenait pas à comprendre pourquoi Hachem agissait ainsi à son égard. Pourquoi ce policier s'était-il montré si désagréable et intransigeant ?

Après un certain temps, les ouvriers qui travaillaient à l'entrepôt l'appelèrent et lui annoncèrent avec émotion qu'il devait remercier le Ciel de ne pas avoir pu venir comme à l'accoutumée. Et ils lui racontèrent comment, vers midi, une palette entière de marchandise était brusquement tombée de sa place située près du toit, d'une hauteur de trois étages, sur la petite pièce qui lui servait de bureau (après qu'une grue de camion l'eut heurtée en déchargeant une livraison, ce qui n'était jamais arrivé depuis la fondation de l'entreprise). Sous la puissance du choc associée au poids considérable de la palette, le bureau avait été entièrement écrasé ne laissant que des décombres. Sans nul doute, si Rabbi Chemouél s'y était trouvé comme d'habitude à cette heure-ci, il ne serait déjà plus de ce monde pour occuper sa fonction et ses enfants auraient pris le deuil pour une année (à D. ne plaise).

Cette histoire ne fait que confirmer que l'homme possède une vision et un esprit limités qui face à une telle situation, le font se lamenter et se demander pourquoi le Ciel lui veut du mal. Que lui répond le Saint-Béni-Soit-Il ? Il n'y a ici aucun mal mais au contraire un grand bien, afin de te préserver d'une mort par écrasement (à D. ne plaise). Ouvre les yeux et vois la délivrance d'Hachem au lieu de te lamenter !

Le Midrach (Rabba 16, 7) rapporte le verset de notre Paracha : « *Lorsque tu feras monter les lumières* » (8, 1) et le commentaire de la manière suivante : Rabbi 'Hanina enseigne : le Saint-Béni-Soit-Il dit 'les yeux que tu as en toi contiennent du blanc et du noir, et tu ne vois pas à travers le blanc mais à travers le noir.' Si tes yeux qui contiennent du blanc et du noir ne te font voir qu'à travers le noir, le Saint-Béni-Soit-Il qui n'est que lumière a-t-Il besoin de votre lumière (celle du candélabre, n.d.t) ?

Certains Tsadikim (cf. le Sifté Tsadik sur notre Paracha) en tirent une leçon de vie : on sait que les périodes de l'existence ne se ressemblent pas. Parfois, un homme ressent en lui une grande lumière, **claire comme le blanc des yeux**. Cela est dû au fait qu'Hachem l'éclaire de Sa propre lumière. A ce moment-là, il mène une existence sereine, Hachem le guide tranquillement, tant spirituellement que matériellement. En revanche, il perçoit à d'autres moments que son monde s'obscurcit entièrement **comme le noir des yeux** et qu'il est assailli de toute part d'épreuves interminables, dues soit à son Yétser Hara qui le poursuit sans cesse, soit aux vicissitudes matérielles de l'existence. Certains se trompent et pensent que le travail accompli par l'homme et sa valeur se mesurent essentiellement lorsque Hachem l'éclaire de Sa lumière et non pas quand se côtoient la lumière et les ténèbres, et encore moins lors de l'obscurité totale.

C'est à ceux-là que Rabbi 'Hanina vient objecter en disant : « Tu ne vois qu'à travers le noir des yeux », c'est précisément dans l'obscurité que tu verras le Saint-Béni-Soit-Il.



Ne crois surtout pas qu'Il désire davantage les périodes lumineuses car « le Saint-Béni-Soit-Il est tout entier lumière et il n'a pas besoin de vos lumières ». Par contre, c'est de notre travail pendant les moments obscurs dont Il a besoin (si l'on peut dire) car celui-ci, nul ange dans le Ciel ne peut l'accomplir, et il ne peut être effectué que par l'homme ici-bas.

Le Beth Yossef rapporte (Tour Yoré Déa 270) la Guémara (Ména'hote 30a) : « Celui qui achète un Séfer Torah au marché, c'est comme s'il avait attrapé une Mitsva sur le marché, et s'il l'a écrit, c'est comme s'il l'avait reçu au Sinai », et l'explique de la manière suivante : « C'est comme s'il avait attrapé une Mitsva sur le marché », cela signifie qu'il ne reçoit pas une récompense aussi grande que celui qui s'est fatigué pour l'écrire. Et il donne un argument à la mesure de rigueur qui prétend : « Si cette Mitsva ne s'était pas présentée d'elle-même, il ne l'aurait pas accomplie. » (Par contre) « S'il l'a écrit lui-même », ou qu'il a payé un Sofer pour l'écrire et qu'il s'est fatigué à trouver le bon parchemin et à prendre sur lui le joug du Sofer jusqu'à ce qu'il le termine, « c'est comme s'il l'avait reçu au Mont Sinai », la mesure de miséricorde affirme : « De la même manière qu'il s'est fatigué dans cette tâche, il se serait également fatigué à aller dans le désert pour recevoir la Torah sur le Sinai ! »

On retrouve une idée semblable dans le Tiférète Chlomo (Likoutim Parachat Vayakel) dans son explication du verset de notre Paracha (11, 5) : « *Nous nous souvenons du poisson que nous mangions gratuitement en Egypte* » et Rachi d'expliquer : « gratuit de Mitsvot ». Cela suggère également, dit-il, qu'une Mitsva accomplie gratuitement, sans dépense, est considérée comme n'en n'étant pas une. D'où l'importance d'une Mitsva accomplie avec peine et difficulté, qu'il s'agisse d'une difficulté pécuniaire ou de la peine à surmonter son Yétser Hara.

Un Talmid 'Hakham, qui s'apprêtait à éditer un livre de commentaires inédits sur la Guémara, se rendit auparavant chez Rav

Yé'hezkel Avrahamski pour obtenir son assentiment, comme il est d'usage. Celui-ci examina l'ouvrage avec attention afin d'en goûter la teneur, et il s'attarda longuement sur un sujet particulier.

« Quand as-tu étudié ce sujet ? », lui demanda-t-il.

L'homme comprit que, probablement, ce qu'il avait écrit ne trouvait pas grâce aux yeux du Rav et il se justifia en lui expliquant que durant la même période, son fils était tombé malade, ce qui l'avait contraint de rester à ses côtés à l'hôpital. De fait, il n'avait pas pu autant approfondir le sujet que lorsqu'il était complètement plongé dans l'étude. C'était la raison pour laquelle il n'avait pas été travaillé jusqu'au bout.

« Au contraire, lui répondit Rav Yé'hezkel, j'ai constaté que ce chapitre avait été très bien écrit, avec une profondeur bien supérieure à tous les autres, ce qui m'a étonné. A présent, je comprends : si tu as étudié au milieu de grandes difficultés, il est normal que tu aies mérité de découvrir de tels commentaires aussi inédits et réjouissants à lire ! » Nos Sages n'ont-ils pas enseigné (Kohélète Rabba 2, 9) : « La Torah que j'ai étudiée dans l'épreuve, c'est elle qui m'a aidé ! »

Un des grands Roch Yéchiva de notre génération m'a raconté qu'il étudia dans sa jeunesse à la Yéchiva Kol Torah à Jérusalem. A une certaine période, il régressa dans son étude, dans son service d'Hachem et dans tous les domaines, ce qui le fit presque sombrer dans la dépression (que D. préserve). Ne sachant plus quoi faire, il se résigna à confier sa peine à Rav Chlomo Zalman Auerbach, qui dirigeait alors cette Yéchiva.

« As-tu déjà vu, lui répondit-il, un tailleur en train de travailler ? Lorsqu'il s'apprête à confectionner un habit somptueux, il prend un morceau de tissu très cher, puis il saisit un couteau et des ciseaux et il réduit la belle pièce de tissu en morceaux de toutes les tailles et de toutes les formes. Celui qui l'observerait de l'extérieur pourrait penser



qu'il n'a pas affaire à un tailleur mais à un gaspilleur fini qui n'a aucune notion de couture. Que fais-tu ?, s'écrierait-il. Attends un peu !, lui répondrait le tailleur. Et, en effet, après un certain temps, cet observateur verrait brusquement apparaître une manche, puis un col, etc., jusqu'à ce qu'il voit devant lui un vêtement entier et splendide.

« Dis-moi, jeune homme, demanda Rav Chlomo Zalman Auerbach au Ba'hour, ce tailleur aurait-il pu confectionner un tel habit sans couper le tissu auparavant ? Il est certain que non ! Il en est de même de cet habit dénommé 'grand homme', il ne peut être bâti qu'à l'aide de chutes qui le brisent en morceaux, à partir desquelles s'ouvre devant lui le chemin de l'ascension et de la réussite ! »

Le 'Hidouché Harim a dit un jour : « Les 'Hassidim se considèrent souvent comme éloignés du Saint-Béni-Soit-Il et leur plus grand désir consiste à vouloir ressentir une émotion et une ferveur dans le service d'Hachem. C'est une sottise, car peut-être veut-on dans le Ciel les aider précisément dans l'obscurité ! » (Likouté Harim Tazria)

Le Midrach sur notre Paracha (Rabba 15, 8) demande au sujet de l'allumage des lumières du candélabre : Le Saint-Béni-Soit-Il a-t-Il besoin de nos lumières ? N'est-il pas écrit : « *Même les ténèbres ne seront pas obscurcies, grâce à Toi, et la nuit brillera comme le jour l'obscurité comme la lumière.* » (Téhilim 139, 2). Pourquoi dès lors nous a-t-Il ordonné : « *Fais monter les lumières* » ? Et le Midrach de répondre par une parabole :

A quoi cela ressemble-t-il ? A un roi qui avait un ami parmi les gens simples du peuple à qu'il annonça : "Je désire manger chez toi, va et prépare-moi un repas !"

Cet ami alla lui préparer un lit ordinaire, un chandelier ordinaire et une table ordinaire. Lorsque le roi arriva, ses serviteurs l'accompagnaient en l'entourant d'un candélabre en or (pour l'éclairer et en signe de magnificence). Lorsqu'il aperçut toute cette splendeur, l'ami eut honte de présenter ses

ustensiles ordinaires devant le roi et il dissimula tout ce qu'il avait préparé. « Ne t'avais-je pas prévenu que je mangerai chez toi ?, lui dit le roi. Pourquoi ne m'as-tu rien préparé ?

-J'ai vu, lui répondit-il, toute cette splendeur qui t'accompagnait et j'ai eu honte. Alors, j'ai caché tout ce que j'avais préparé, parce que ce sont de simples ustensiles.

-Par ta vie, lui dit le roi, je mets de côté tous mes ustensiles et, par amour pour toi, je n'utiliserai que les tiens ! »

Certes, le roi possède autant de magnifiques objets dans son palais qu'il le désire et il n'a nul besoin que son ami, qui est un homme simple, lui présente des ustensiles comme les siens, car rien ne manque au palais royal. Cependant, une chose manque au roi : précisément ces objets ordinaires qu'un homme simple s'est fatigué à lui présenter avec ses moyens !

Il en est de même du service divin. Le Saint-Béni-Soit-Il n'exige pas d'un homme un amour et une crainte comme ceux que lui vouent les anges, car il en a suffisamment dans le Ciel. Et à vrai dire, Il n'a nul besoin de nos 'bontés', que nous Le servions à des niveaux d'amour et de crainte qui dépassent notre niveau véritable, comme il conviendrait dans un palais royal. Son plus grand désir est que nous le servions avec nos propres forces en surmontant notre Yétser Hara, notre jalousie, notre haine gratuite envers autrui. C'est de cela qu'Il retire la plus grande satisfaction !

Le Saint-Béni-Soit-Il est le Maître du monde et malgré tout, Il tire satisfaction du service accompli par des êtres matériels qu'il a créés ici-bas lorsqu'ils lui apportent le fruit de leurs efforts personnels, même si le résultat semble bien terne. Chacun pourra ainsi répondre à son Yétser Hara lorsque ce dernier tentera de le séduire en lui disant : « Il ne convient pas à une basse créature comme toi de servir Hachem qui est aussi grand, fort et redoutable. Patiente un peu,



peut-être que D. aura pitié de toi et t'éclairera à nouveau de Sa lumière. Tu mériteras alors la ferveur et l'émotion indispensables pour satisfaire le Créateur et alors tu pourras Le servir comme il Lui revient ! »

Bien au contraire, il n'y a pas de temps plus propice et plus cher à Hachem que celui

où l'homme Le sert alors qu'il se sent loin. Plus encore, un homme doit rendre grâce à Hachem pour ces périodes 'd'éloignement', car le prophète a dit : « De loin, Hachem, Tu m'es apparu. » (Jérémie 31, 2). C'est grâce à cet éloignement que l'homme méritera une proximité encore plus grande !

